

**Finaliste**  
**Catégorie Adultes**  
**A057 – Jacqueline Chevallier**

DIALOGUE EN FORME DE BON SENS

- A – Je ne sais pas si tu sais, ça y est, c'est parti !
- B – Qu'est-ce qui est parti ?
- A – Le concours, pardi !
- B – Quel concours ?
- A – Le concours de Senlis.
- B – Cent lys ? Cent fleurs de lys ? Sapristi !
- A – Mais non, dégourdi, il s'agit de la ville de Senlis.
- B – Ah mais oui, sot que je suis !
- A – Remarque, cent lys pour une ville royale, on ne peut pas faire moins.
- B – Et c'est parti quand ?
- A – Un lundi.
- B – À midi ou à minuit ?
- A – Au soleil ou sous la pluie...
- B – Sans rien dire ? De façon furtive et subreptice ?
- A – Non très officiellement.
- B – Il y avait du monde ?
- A – Au départ oui, à l'arrivée, on verra bien.
- B – C'est parti où ?
- A – Ils n'ont pas dit.
- B – Pas dit et donc pas redit, non plus.
- A – Au paradis, peut-être. Ou en parodie.
- B – Dis-moi sérieusement : sais-tu dans quel sens c'est parti ?
- A – Dans tous les sens.
- B – Comment est-ce admissible ?
- A – Il n'y a pas de sens interdit.
- B – Pas de sens giratoire, non plus ?
- A – Non, juste trois mots obligatoires.
- B – Ça n'a pas le sens commun !
- A – À mon avis, ça va filer à l'anglaise, glisser dans le *nonsense*.
- B – Ça existe ça ?
- A – À Senlis tout est possible.
- B – Sais-tu si c'est parti vite ?
- A – Petite vitesse et grand développement. Trois mois pour y réfléchir, trois mots parmi six, et deux pages maxi.
- B – J'essaie de comprendre.
- A – En séparant titre et thème. Thème prescrit, titre libre. Et police imposée.
- B – Quel amphigouri ! Embrouillamini et compagnie. Sait-on au moins quand ça arrive ?
- A – Ni en l'an dix, ni en l'**endive**, mais en l'an qui suit.
- B – Ah ! Suffit ! Ça vire au délire !

**A** – Tu penses que ça n'a aucun sens ? Et pourtant, ça avance.

**B** – Je vois que de toute évidence notre dialogue part à vau-l'eau.

**A** – Ou peut-être à vais-lait, qui sait ?

**B** – Pourquoi pas à va là, pendant que tu y es ?

**A** – Avala, avalé, a voulu, a volé, à vélo, avili.

**B** – Non, pas à Avilly. À Senlis, tu m'as dit.

**A** – Eh bien, voili, voilou, nous y revoilà !

**B** – Fi ! Tu me fatigues à jouer ainsi avec les mots.

**A** – Le proverbe dit : jeu de mains, jeu de vilains. Eh bien, je dis : jeu de mots, jeux de vilots.

**B** – Ah ! ça je ne connaissais pas. C'est nouveau ?

**A** – Pas vraiment, une réminiscence du temps de l'enfance, plutôt.

**B** – Qu'est-ce que tu me décatouilles là ?

**A** – Ne cherche pas !

**B** – Vas-tu m'expliquer enfin de quoi il s'agit ?

**A** – Inutile de s'agiter ! Il suffit d'écrire.

**B** – Mais pourquoi me parles-tu de tout ceci ?

**A** – Je me dis que tu devrais essayer.

**B** – En somme, tu m'incites.

**A** – Non pas en Somme, mais en Oise.

**B** – Ah ! tu me cherches des noises !

**A** – Au contraire, je pense que c'est le style d'exercice qui t'inspire.

**B** – Arrête tout de suite ! Les exercices de style, c'est trop difficile.

**A** – C'est par modestie que tu hésites ? Respire ! Pas de souci.

**B** – Non, mais dis-donc, c'est coton. Si c'est aussi facile que tu dis, tu n'as qu'à t'inscrire.

**A** – D'accord, j'y participe, mais juste pour rire.

**B** – Alors allons-y ! Vite ! Vite ! Active !

**A** – Il faut te suivre. Tout à l'heure plein de réticence, maintenant bouillant d'impatience.

**B** – Allez, allez, c'est parti ! C'est toi-même qui l'as dit.

**A** – Oui, oui, mais comme tu l'a appris, rien ne sert de courir.

**B** – Mais pour concourir, il faut se dépêcher.

**A** – Justement on est arrivé : c'est ici que ça se finit.

**B** – Comment ça ? C'est déjà terminé ?

**A** – Ça s'est fait sans y penser. Sans avoir l'air d'y toucher.

**B** – Mais je n'ai même pas commencé.

**A** – Mais si ! Avec toutes ces facéties, on a relevé le défi.

**B** – Alors là ! J'en suis tout ébaubi !

**A** – Maintenant – et ce n'est pas le plus aisé – il faut que le jury de Senlis lise tous les écrits sans s'enliser.

**B** – Si, à lire ces écrits, le jury senlisien s'enlise, ce ne seront plus cent lys mais cent liserons. Gageons qu'ils s'en sortiront !

**Finaliste**  
**Catégorie Adultes**  
**A073**  
**Laure Frebourg**

**L'élection**

C'est le grand jour. Je me sens noué. Je sais que je suis favori, mais tout de même... je m'inquiète d'un possible désaveu.

Le décès accidentel de Louis au bout d'une seule année de mandat vient d'accélérer les choses. Je pensais avoir encore du temps pour me préparer, mais l'occasion se présente, je dois la saisir. Cette élection anticipée est une opportunité formidable. Les autres partis ne sont pas prêts. Face à moi, Charles ne fait pas le poids. Depuis qu'il a dénoncé la relation extra-conjugale d'Emma, la mère de Louis, avec un évêque, et qu'il a été prouvé que c'était un mensonge, sa réputation de menteur et de manipulateur lui nuit. Il a aussi perdu le soutien des catholiques de France en mêlant l'Eglise à cette calomnie. De mon côté, je suis même allé rencontrer le Pape, je devrais donc récupérer leurs voix. Eux comme les autres, j'essaye d'être un rassembleur, c'est la clé de toutes les élections.

J'ai essayé de ne rien laisser au hasard. Je suis à la tête de mon parti depuis plusieurs années et ils me soutiennent tous sans dissonance. Coincés entre les deux partis principaux, nous sommes les challengers. A titre personnel, j'ai l'image d'un homme raisonnable et peu puissant, ce qui évite les risques de dictature, perspective qui a disqualifié le parti principal pour cette élection, ils ont une image trop dure et influencée par nos voisins d'outre-Rhin. Il ne reste plus que Charles et moi en lice pour cette élection. Et l'image de Charles ternie, je pense que c'est le moment de l'alternance, mon parti va gagner !

Je suis prêt à gouverner. Je suis à la tête de la principale région de France depuis plusieurs années et mon bilan est positif. J'ai fait mes preuves dans mes capacités à diriger, c'est un de mes arguments de campagne. Je vais désormais me forger un destin national... J'ai quand même l'appétit coupé. J'ai à peine touché à mes **endives**, encore moins au chapon ; encore quelques instants et nous connaissons les résultats. J'ai choisi soigneusement ma tenue. L'**anthracite** aurait été trop austère j'ai choisi un costume d'un beau bleu profond. Je trouve que cela me donne une image plus dynamique et spirituelle.

Mon entourage m'a vraiment aidé pour cette campagne. Adélaïde, mon épouse, est une conseillère avisée. J'ai vraiment pu m'appuyer sur elle et sur notre fils Robert. D'ailleurs, depuis quelques jours je travaille mon discours. Comme ce n'est pas mon point fort, c'est Robert qui en a écrit la majeure partie. Je l'ai envoyé se former dans d'excellentes écoles, à Orléans et à Reims. Il me seconde parfaitement, dans l'ombre pour l'instant. Avec son éducation et sa finesse politique, je sais qu'il est promis à un brillant avenir. Mon mandat va être l'occasion de continuer à le former pour de futures responsabilités. Qu'importe les accusations de népotisme qui pourraient advenir, il a l'étoffe pour être un dirigeant de premier plan et j'espère qu'il aura lui aussi un destin national.

Bien m'entourer est un des secrets de mon ascension. Parmi les enseignants de mon fils, j'ai fait la connaissance de Gerbert. Il est depuis devenu mon conseiller, un conseiller exceptionnel. Gerbert est un homme brillant. Formé à Barcelone et à Rome, il a aussi fréquenté les intellectuels germaniques. Sa fine connaissance de la politique européenne m'a bien aidé pendant la campagne. Une fois au pouvoir, je lui confierai un rôle diplomatique important, autant pour le remercier que pour m'assurer que ses compétences restent au service du gouvernement que nous allons former... J'aime la perspective d'avoir un gouvernement à former, de réfléchir à ceux qui vont m'entourer pour ce mandat. L'entourage est la clé de la réussite politique. Sans être présomptueux, je suis persuadé de ma victoire. Même si tous les candidats à une élection de premier plan ne se lancent qu'en y croyant, j'ai de bonnes raisons d'envisager la victoire. Alors autant être prêt et avoir déjà réfléchi à la constitution de mon gouvernement ! Cela occupe mon esprit pour ne pas me focaliser sur l'angoisse qui m'étreint pendant cette attente des résultats. Il va être l'heure, je quitte ma chambre. Le trajet est court jusqu'à la salle au sein de laquelle nous allons attendre les résultats. J'y arrive rapidement.

Je suis devant la porte. Le grand moment approche. J'entends la salle qui bruisse, mes partisans sont là. Je répète une dernière fois le discours dans ma tête. **Subrepticement** je jette un œil par la porte entrebâillée. La salle est pleine, les murs sont pavoisés, l'ambiance est joyeuse. Je sens mon estomac se nouer encore plus, il ne faut pas les décevoir. C'est le moment d'y aller. J'ouvre la porte, j'avance et voici les acclamations ! C'est déjà un grand moment, mais il faut encore un peu de patience avant les résultats définitifs.

Mon cœur bat déjà à toute vitesse, tous mes muscles sont contractés. La tension est à son comble pendant que nous attendons les résultats. Lorsque ceux-ci sont enfin proclamés, c'est un moment de pure exaltation. J'ai gagné ! La liesse envahit tous mes proches. Ces moments d'élections sont ceux qui marquent une vie, une famille. C'est parti pour un mandat... et même pour une dynastie !

Senlis, le 1<sup>er</sup> juin 987  
Hugues Capet

**Finaliste**  
**Catégorie Adultes**  
**A009 – Gilles Manteau**

Episode vernien

Vous avez souhaité que je vous retrace ma rencontre avec Jules Verne, je vais donc essayer d'en résumer l'essentiel... En fait, nous nous sommes vus à deux reprises. La première fois, c'était en janvier 1886, sur les bancs de la Société d'encouragement de la locomotion aérienne au moyen du plus lourd que l'air, lors d'une conférence de Monsieur Nadar sur la photographie aérienne. Il s'était assis à mes côtés, était-ce parce que nous étions roux tous les deux ? Apprenant que je professais la physique à la Faculté des Sciences de Paris, il me demanda si je pouvais valider, avant publication, les données techniques d'un vaisseau volant pour un futur roman. J'acceptai naturellement, très honoré de participer, même modestement, à son ouvrage. Nous échangeâmes nos cartes, et sous huitaine je reçus à mon domicile une dizaine de feuillets bistres dont une note, écrite nerveusement, précisait : « Je souhaiterais que vous puissiez éclaircir quelques points techniques à propos de la machine volante que j'ai appelée l'Albatros pour mon prochain roman Robur-le-Conquérant. Je vous joins une ébauche de l'aéronef que j'ai imaginé. Il faudra qu'il puisse voler des jours entiers et je tiens à ce que mon histoire soit vraisemblable. ». Suivait alors une liste de questions concernant l'appareil : sa vitesse de croisière, son altitude de vol, ses dimensions ou l'équipage qui le manœuvrerait. J'ai pensé que ces recherches allaient me **décatoûiller** les méninges, comme on dit dans ma région... Mes travaux achevés, je reçus fin mars un courrier de sa part me priant de passer dès que possible à sa maison d'Amiens. Il m'expliqua qu'à la suite d'une blessure invalidante il se retrouvait cloué au lit, mais désirait cependant boucler son manuscrit au plus vite. J'appris plus tard qu'il avait été victime d'un attentat au revolver commis par son neveu début mars. Une balle s'était fichée à la naissance du tibia, sans extraction possible. Mais l'affaire fut étouffée par la famille... Le dimanche 4 avril 1886, un quart d'heure après être descendu du train, j'arrivai devant la belle demeure de briques rouges surmontée d'une étrange tour ronde dominant une cour intérieure. Madame Verne m'accueillit sous la verrière d'entrée. Elle insista pour me servir une Bénédictine, me prévint que le romancier était d'humeur exécrationnelle puis m'indiqua l'escalier montant à son cabinet de travail. Il attendait ma visite, à demi-allongé, calé par d'épais coussins, sur le lit de repos en fer de la petite pièce qui exhalait une forte odeur de camphre mêlée d'encaustique. Je retrouvai cet homme solide, proche de la soixantaine, un peu timide, le regard franc et la voix voilée. Il portait ce jour là une redingote de jour en flanelle gris **anthracite**, sur une chemise blanche de laquelle ressortait un fin noeud papillon bordeaux, négligemment dénoué. La jambe gauche de son pantalon clair avait été fendue pour laisser place à un énorme pansement entourant son pied meurtri. Je remarquai une paire de béquilles posée sur la tapisserie moirée ainsi qu'un flacon de morphine, une seringue, des bandes et diverses fioles, éparpillés sur le bureau entre les plis d'une abondante correspondance. Il m'intima de m'asseoir sur son voltaire en cuir fauve, élimé par tous les voyages extraordinaires qui y avaient été engendrés. Puis vinrent les salutations d'usage, lui : « Tout s'est bien passé ? », moi : « Oui, merci, il n'a fallu que deux heures pour venir en ligne directe de Paris, c'est une révolution ! », « Ne parlez pas de malheur ! » répondit-il, en vrai monarchiste invétéré... Il ajouta : « Comme moi vous êtes une bête de Somme, car j'ai appris que vous étiez originaire du Crotoy. Savez-vous que j'y ai résidé pendant cinq ans ? C'est d'ailleurs là-bas que j'ai écrit Vingt mille lieues sous les mers et que, durant la guerre de 70, on m'a réquisitionné comme garde-côtes avec mon premier Saint-Michel de huit tonneaux qui y était amarré... ». Par intermittence, il esquissait **subrepticement** un rictus de douleur qu'il transformait aussitôt en un sourire gêné d'excuse. En préambule, nous discutâmes à bâtons rompus. Je vous livre pêle-mêle quelques sujets d'actualité, mondains ou frivoles que nous évoquâmes : l'or du Transvaal, l'indépendance de la Bulgarie, le projet de tour géante du Champ de Mars, les lundis de Pâques et de Pentecôte, l'assemblage de la statue de Bartholdi à New York ou le zèbre du président Grévy... Le théâtre

parisien lui manquait et surtout le théâtre lyrique. Il se désolait de ne pouvoir assister à la représentation de Plutus à la salle Favart. Enfin il pestait contre les révolutionnaires, et en particulier celui qui avait jeté de l'acide prussique et tiré cinq coups de feu à la Bourse de Paris où le romancier avait exercé la fonction d'agent de change. Pour lui, Pasteur aurait dû inventer un vaccin contre l'anarchie... Je lui demandai s'il souffrait, tant physiquement que moralement, ainsi cantonné dans son cabinet de travail, il me répondit qu'il comptait sur sa bibliothèque de 12000 livres pour s'évader et découvrir le monde. « Depuis l'accident dont j'ai été victime le mois dernier, j'ai les jambes en coton, et le pied en compote ! » bougonna-t-il d'un air malicieux...

Puis vint le sujet pour lequel je m'étais déplacé, l'Albatros, cet oiseau mécanique plus lourd que l'air. Est-ce que la science validait son rêve ? Je sortis les feuillets que j'avais reçus et annotés des fruits de ma réflexion. Je vous passe les formules qu'il fallut lui présenter pour justifier mes conclusions : équations combinant le poids total de l'aéronef avec sa vitesse, la pression barométrique, ou la résistance de l'air. Puis vinrent toutes les données techniques sur le vol stationnaire avec des hélices, le fonctionnement des rotors contrarotatifs, la force motrice à dépenser pour se soutenir en l'air et donc la puissance des moteurs de l'engin. Après avoir calculé les forces nécessaires à la station, je dus déterminer celles pour l'ascension et l'avancement de l'appareil. Ensuite nous abordâmes les caractéristiques des moteurs électriques embarqués : leur rendement, le type d'électroaimants utilisés et les sources potentielles d'énergie. Pour ce dernier point nous décidâmes d'un commun accord de rester évasifs en l'état des connaissances et des contraintes techniques du moment. Tenant compte de toutes ces considérations, il devenait possible de répondre explicitement aux questions simples de Monsieur Verne. Le vaisseau mesurerait 30 m de long, comporterait 2 moteurs électriques, à l'avant et à l'arrière, pour la propulsion, 74 hélices à moteurs électriques et rotors contrarotatifs sur 37 mâts pour l'ascension, sa vitesse maximale atteindrait les 200 km/h, le plafond de vol serait de 4000 m, et il pourrait compter de 7 à 8 membres d'équipage. La structure du vaisseau, quant à elle, devrait combiner deux paramètres souvent antagonistes, à savoir une solidité à toute épreuve ainsi qu'une légèreté sans pareil. Et pour qu'il ne parte pas à vau-l'eau, un gouvernail suffisamment grand serait plus qu'indispensable. Espérant l'avoir satisfait, je conclus mon exposé en bredouillant : « Voilà le résultat de mes études, j'espère qu'il vous conviendra ! ». « Mais c'est parfait ! » s'exclama-t-il, « Mes félicitations pour la qualité de votre raisonnement ! Je peux désormais procéder aux dernières corrections et envoyer le manuscrit chez Hetzel. Il paraîtra d'abord en feuilleton, dès le mois prochain, dans le Journal des débats politiques et littéraires. Je vais également adresser à Léon Benett mes ultimes directives pour la finalisation des illustrations. Allez c'est parti ! ». « Encore un roman qui va triompher ! » lui dis-je. Il me rétorqua : « Certes, je suis un écrivain à succès, mais je n'écris que des romans d'aventure, rien qui puisse être reconnu suffisamment à la hauteur pour entrer à l'Académie Française. Je suis en quelque sorte un forçat de l'écriture sous le joug d'un éditeur impitoyable envers qui je me suis engagé à produire au moins deux romans par an. ». Comblé par cet après-midi en sa compagnie, je devais avec regret prendre congé du maître pour regagner Paris à l'heure. En nous serrant chaleureusement la main, il me lança : « Au revoir Monsieur l'endive braisée ! », il fit sûrement référence à mon nom, cet amateur de calembours et surtout, de contrepèteries. À la fin de notre entretien, il tint à m'offrir un petit coffret en acajou qu'il tira de sa poche, en m'invitant à ne l'ouvrir qu'une fois en route vers la capitale. Passés les faubourgs d'Amiens, je sortis de sa jolie boîte une magnifique paire de boutons de manchette en or émaillé où figuraient sur l'un, une étrange embarcation en laquelle je reconnus le Nautilus du capitaine Nemo, et sur l'autre, la montgolfière de Cinq semaines en ballon. Un petit billet accompagnait le présent : « Mon cher Ernest Chicon, avec nos sincères remerciements. Sans vous l'Albatros n'aurait pu prendre son envol. Amicalement, Jules Verne et Robur-le-Conquérant, le 4 avril 1886. ». Encore tout ému, je m'empressai de consigner les moindres détails de cette rencontre avec l'illustre écrivain.

**Finaliste**  
**Catégorie Adultes**  
**A089 – Isabelle Jacquier Bartel**

LÉO

« C'est parti ! » Enfin, ça le serait si mademoiselle Léopoldine Marville voulait bien être à l'heure pour une fois. Assise sur un banc face au lac, Éliisa s'impatiente en regardant son portable. Cela fait vingt minutes que Léo devrait être là. Encore en retard et pas de réponse à ses messages ! C'est fou comme rien ne change. Déjà le premier jour de classe elle avait fait une entrée en fanfare en arrivant après tout le monde. Le maître lui avait fait une réflexion, Léo était devenue toute rouge puis s'était assise à côté d'elle. Mais ce jour-là, il leur avait fallu de la peine plus d'une seconde pour s'adorer. Elles s'étaient senties âmes jumelles, comme si elles ne s'étaient pas connues mais reconnues. « Unies à l'infini » était même devenu leur mantra.

Mais à cet instant précis, Léo commence sérieusement à lui casser les pieds. Quand soudain elle entend derrière elle :

- « Éliisa, Éli ! Je suis là ! lui crie la retardataire en se jetant à son cou et en lui claquant une bise sur la joue.

- Pas trop tôt ! répond son amie en se levant, on a plus que dix minutes pour aller récupérer les courses, les déposer chez moi et attaquer le gâteau. Ça va être **coton** ! Je te rappelle que c'est pour ton anniversaire tout ce bazar !

- Je sais mon Éli, je sais. Merci, mille fois merci ! Mais crois-moi, on va réussir ! Enfin, normal, puisque j'ai la meilleure avec moi, non ? »

C'est ça le problème avec Léo, impossible de résister à son sourire double fossettes. Un véritable permis à pardonner. Alors, Éliisa lui sourit à son tour et les voilà parties en courant, direction la maison.

Il fait déjà chaud, ce matin. Les vacanciers se précipitent vers les plages pour profiter des meilleurs emplacements. Les voitures se bousculent sur la route. Les klaxons et les premiers jurons commencent à fleurir, le bord du lac s'enfièvre. Elles arrivent essoufflées au feu encore rouge.

Éliisa s'élanche, traverse en cherchant son amie du regard. Et reste figée. Léo est projetée par une voiture partie en trombe avant le feu vert. Un cri effroyable, un bruit sourd, elle retombe sur l'asphalte. Puis, monstrueux, le crissement de pneus sur le bitume : le chauffard réussit à s'enfuir. Éliisa se précipite vers son amie en hurlant aux passants d'appeler les secours. Du sang coule de sa tête. Ses yeux sont mis-clos, elle n'a plus l'air de respirer. Les pompiers arrivent et l'emmènent en urgence. Les sirènes hurlent. Tremblante et choquée, Éliisa sort son portable et prévient les parents de son amie. Des larmes coulent sur ses joues, elle s'en veut déjà de ne pas avoir su la protéger...

Cela fait un mois que Léo est dans le coma. Un respirateur maintient sa vie en suspend. Ses parents se relaient à son chevet. Ils lui parlent de ses petits frères, des bêtises de Django son basset adoré et arrivent même à plaisanter sur les petits riens du

quotidien. Mais une fois la porte de la chambre refermée derrière eux, ils s'effondrent de douleur. Toutes leurs vies et leurs certitudes partent à **vau-l'eau** dans un torrent d'incompréhension. Et pourtant au milieu de cette tourmente, ils restent debout, plus soudés que jamais. Mais pour combien de temps? Les médecins n'osent se prononcer sur le réveil de leur fille. Le traumatisme crânien a été violent et sa colonne vertébrale lésée. Ils ne savent pas si elle pourra remarcher. Ils disent qu'il lui faut des visites maintenant. De ses amis, de tous ceux qui pourront lui parler de sa vie d'avant. Alors, tous les jours, Élisabeth passe la voir, lui raconte sa journée, essaie de rire à ses côtés.

Six mois maintenant que le temps ne s'écoule plus comme avant. Les progrès espérés n'ont pas eu lieu. Une routine s'est installée. La mère de Léo vient le lundi, le mercredi, le vendredi, son père les autres jours et toute la famille le dimanche. Élisabeth continue à venir chaque jour...

Mais aujourd'hui, elle est en colère. Contre elle, contre Léo, contre ce maudit chauffard qui a ruiné leurs espérances, contre la terre entière! Et il va falloir que ça change.

- « Regarde-toi, Léo! Tu te laisses complètement aller, tu veux partir, c'est ça ? Si tu voyais ta tête... Un vrai pré-cadavre ! Je viens tous les jours depuis six mois et toi, tu ne bouges même pas le petit doigt . Je t'ai connue plus combattante et orgueilleuse. Tu me déçois. Alors voilà le deal : soit tu réagis et tu me fais signe, soit je ne reviens plus. Je te donne une semaine. » Et pendant cette interminable semaine, Élisabeth reste chez elle. Rongée par la culpabilité de n'être plus aux côtés de son amie mais bien plus encore par ce sentiment nouveau de liberté qu'elle n'avait plus ressenti depuis le début de la tragédie. Plus de trajet épuisant, plus de montre à regarder tout le temps pour ne pas rater le bus, plus d'histoire à inventer ou à lire. Pouvoir remettre enfin un pied dans la vie qui bouge, respire, s'écoule tout simplement. Puis une cruelle réalité a **subrepticement** envahi son esprit : et si ce calvaire durait des années encore, serait-elle toujours auprès de Léo? Comment ne pas se décevoir soi-même quand la fatigue et la lassitude surmontent la peine ? Que dire à ses parents qui l'aiment comme leur seconde fille ? Le cœur et l'âme déchirés, perdue dans un dédale inextricable, elle pleure.

Et le tic-tac impitoyable de la vie a continué. Les anniversaires se sont succédés mais Léo n'a plus bougé. Ses longs cheveux dorés ont été depuis longtemps coupés. Ses frères ont grandi. Ce sont presque des hommes maintenant. Django s'en est allé, de tristesse. Ses parents ne s'aiment plus comme avant mais restent ensemble, l'habitude probablement. Élisabeth les revoit de temps en temps et va rendre visite à Léo le plus souvent possible. Et aujourd'hui est un grand jour. Elle a une nouvelle à lui annoncer : elle va être maman. Une fille. Elle s'appellera Léopoldine, comme elle. Parce que deux valent mieux qu'une. Et que si deux âmes peuvent être jumelles, pourquoi pas trois ? Unies à l'infini. C'est écrit.

**Finaliste**  
**Catégorie Adultes**  
**A019 – Quentin Ego**

LA CABANE DE SES RÊVES

Il est une ambition qu'avaient tous les garçons  
Entre six et douze ans de ma génération :  
    Installer en forêt sa petite maison.  
Les murs seraient en bois de récupération,  
Et le toit en roseaux, et la porte un rideau.  
    Il y aurait un lit, et un portemanteau,  
Des chaises ou des fauteuils, et peut-être un réchaud,  
    En guise de décor, un cadre et sa photo.  
Tous les gamins du coin, avaient leur plan d'action :  
    L'un d'entre eux aurait un poste d'observation,  
    Un autre un camouflage et plein de provisions,  
Le suivant se vantait d'être un vrai Robinson...

    C'était enfin l'été, et les petites mains,  
Ont rassemblé outils, planches et grands dessins.  
Et se sont regroupées, à quatre, à huit, ou vingt ;  
Cherchant le lieu parfait, sans boue et pas trop loin.  
    Mes deux amis et moi, nous avons commencé  
    Par dégager le sol, trente mètres carrés.  
    Puis nous avons creusé une belle tranchée :  
    Les fondations des murs pour la stabilité,  
    Pour faire l'étage qui est sur notre plan !  
Un long jour de travail, simplement éreintant,  
Sans qu'on ait fait le début du commencement.  
    Déjà ce fut la fin de notre monument...

    Adulte et averti, je suis pourtant resté  
    Un enfant en esprit, et alors j'ai gardé  
    L'envie d'une cabane sur ma propriété.  
    Et les folies d'antan se sont réanimées :  
    "Il faudrait que j'achète de meilleurs outils,  
    Je ne pourrai rien faire sans une bonne scie,  
    Marteau, maillet, pince et toute la visserie...  
    Mon atelier sera dans la chambre d'ami !"  
C'est le discours que je servais à mes convives,  
    Avec une passion peu communicative,  
Ils acquiesçaient, patients, de manière passive,  
    Tout en se resserrant, en bière et en **endive**...

Ils ne me croyaient pas, et ils n'avaient pas tort :  
    Si mes idées restaient, je n'avançais pas fort.

Et bientôt j'en parlais comme d'un vrai trésor :  
"Un endroit merveilleux, parfait et tout confort !  
Je vais aussi installer l'électricité !  
Avec de la lumière et de quoi cuisiner.  
Un peu d'isolation, et on pourra chauffer,  
De quoi y séjourner l'hiver comme en été !  
Et puis bien entendu je vais la peindre en vert !"  
Mais bien sûr que rien n'est jamais sorti de terre  
J'en ai parlé longtemps mais sans jamais rien faire  
Et la cabane est demeurée imaginaire.

Aujourd'hui j'ai atteint l'âge des cheveux blancs.  
Les années s'en sont allées subrepticement :  
J'ai les jambes en coton, sans savoir depuis quand.  
Je ne pourrais plus m'improviser artisan.  
Ce rêve d'enfant, je fais une croix dessus.  
C'est une chose que je n'aurais pas vécue.  
Et c'est peut-être idiot, j'en ai un peu voulu,  
Au jeune extravagant aux idées farfelues.  
C'est un petit drame d'une vie bien remplie,  
Pas de quoi déprimer, se faire du souci  
Au fond ce n'a été qu'un tout petit ennui  
Mais pour moi c'est aussi une leçon de vie.

---

Il ne faudrait jamais craindre ses ambitions.  
Il est bon d'en avoir, de les dire haut et fort ;  
Même s'il ne s'agit que d'idées, réflexions,  
D'envies qui ont besoin d'être étudiées encore.

Mais sachez démarrer, tout petit, minuscule,  
Par un simple projet dont vous verrez le bout,  
Qui ne nécessite pas de savants calculs,  
Qui sera un début, peut-être un avant-goût.

Autrement vous n'aurez jamais votre cabane,  
Ou votre marathon, ou votre manuscrit,  
Ou bien votre voyage au loin en caravane.  
Alors visez petit, et dites : "C'est parti !"

**Finaliste**  
**Catégorie Adultes**  
**A100 – Benoit Cochet**

« Saque ed'din ! »\*

Les roues de leur vélo, jetés précipitamment sur l'herbe fraîche du printemps, tournaient encore que, déjà, les garçons étaient sur le pont.

Cela faisait quelques semaines que les deux jeunes frères s'y retrouvaient, chaque vendredi après l'école, pour disputer une course particulière :

Le pont qui enjambait la Varnette, « leur rivière », comme ligne de départ .

Quelques dizaines de mètres en aval, le barrage du petit Lambus était l'arrivée.

Le choix de l'embarcation avait été jusque là complètement ouvert : bois, carton, feuille ou autre, totale liberté pourvu que le champion choisi ne sombre pas en course !

En plus de la concentration habituelle, les deux frères ressentaient une certaine excitation, voir même de la gravité au moment.

Il faut dire que l'enjeu était de taille : sur les 10 courses précédentes, égalité parfaite.

Pour le départ, chacun pouvait choisir un endroit sur le pont des chicons, qui sonnait entre eux un peu comme un slogan, bien mieux en tout cas que le pont des **endives**.

La Varnette, à cette période de l'année, vrombissait, vibrait avec la puissance d'un cheval resté trop longtemps à l'écurie.

Il ne fallait pas se tromper. Commencer la course à gauche du pont, une zone de relatif calme compromettait le bon départ, mais, si le « concurrent » passait à droite de la plus grosse des pierres de la rivière, une accélération du courant le menait très vite vers la ligne d'arrivée.

A droite, c'était la course inverse.

Et au milieu, c'était, ... un peu entre les deux scenarii, de manière assez aléatoire. Il suffisait de tomber sur une bonne veine de courant, une bonne dynamique, pour que le bâton ou autre embarcation file **à vau-l'eau** vers la victoire.

Sur la dernière course, c'est ce qui s'était passé. Le plus jeune des frères avait tenté le tout pour le tout. Il avait été mené 5 à 2 et il était remonté au coude à coude, à 5/4. Et, coup de génie, ou de chance, il avait surpris son aîné, déjà quelque peu crispé, en tentant le départ au milieu du pont. Mieux encore. Jusqu'ici, les bateaux étaient des bouts de bois, plus ou moins longs, légers, taillés.

Mais, au moment du départ, il a pris **subrepticement** de sa poche gauche son champion : une boule de **coton** qu'il avait empruntée à ... son oreiller.

Après avoir presque hésité à se poser sur la rivière, la boule d'ouate avait semblé rester entre l'air et l'eau .

Elle avait surtout passé avec une facilité déconcertante la zone de tous les dangers. Celle redoutée par les deux frères. Celle que l'on passe ou où l'on trépassé .

Elle était située à peu près à mi-parcours. C'était un peu comme si de multiples pierres colorées, allant du jaune doré au gris **anthracite**, s'étaient amoncelées pour former une marche, un passage de courants ascendants et plongeants.

Les « 60èmes **décatouillants** ». C'est ainsi qu'ils avaient surnommé ce passage, en référence aux cinquantièmes hurlants qui faisaient rêver ces jeunes enfants.

Pour une feuille morte qu'était ce passage redoutable sinon, pour un marin, des montagnes de plus de huit mètres d'eaux bouillonnantes , des courants et tourbillons imprévisibles et

dangereux, du vent, de la fureur, des larmes que même le plus intrépide des cap-horniers n'avait jamais affrontées !

En somme, et en Somme, on n'était pas très loin du Vendée Globe.

Après cette victoire éclatante, l'aîné ne pût que reconnaître, avec une pointe d'admiration, l'inventivité de son frère, et donc sa défaite ... dans cette manche.

Ils convinrent néanmoins, que pour la finale, plus de surprise !

Ils allaient construire chacun un vaisseau tiré de la même branche, ramassée au fond du jardin.

Ils auraient le choix de la longueur, de la forme mais plus du matériaux.

Le débat était lancé entre eux :

« Moi, mon bateau, il va être très grand parce que comme ça il flottera plus et ira beaucoup plus vite »

« mais non, tu vas voir, il va se coincer. Regarde les kayaks, ils se faufilent partout et c'est eux qui vont plus vite, tu verras ».

Ainsi, pendant toute la semaine, ils revenaient en courant de l'école pour pouvoir commencer leurs devoirs plus tôt et avoir le temps, avant le repas, de transformer leur bout de bois en un bateau de course.

A chaque coup de couteau, ils peaufinaient leur stratégie, analysaient leur glisse, déjouaient les pièges du parcours, s'attachaient à la beauté des lignes, imaginaient leur course, anticipaient la victoire.

Ils observaient aussi l'autre, sa manière de s'appliquer, de persévérer, d'insister dans la quête de perfection.

Ce défi qui les opposait était aussi celui qui les réunissait le plus, dans un même désir de surpassement, fait d'admiration réciproque bien que jamais exprimée.

Un jour peut-être, ils seront dans la même équipe, sur le même bateau, grand, avec de vraies voiles - « ah, zut, c'est pas possible pour le Vendée Globe d'être à deux » - et ils tailleront ensemble des croupières aux autres comme ils taillent ces bouts de bois avec leur Opinel !

En attendant, ils étaient là, sur le pont, autour de leur père, choisi comme l'arbitre de la finale. Conscient de l'enjeu, et de l'impatience de ses enfants, il s'amusa à inventer un cérémonial :

« Messieurs les concurrents, présentez vos bateaux ».

« heu, .. mon bateau s'appelle « Caravelle ..5 » »

« Et moi, « Coton 6 », mais il n'est pas en coton ».

« Êtes-vous prêts au départ ? »

« Ouiiii !! »

Juste après le top départ, les bateaux n'avaient pas encore touché l'eau, qu'on entendait des cris d'enfants :

« Saque ed'din ! »\*

\*Saque ed'din = vas-y